

AIGLE Denise (dir.),
Les autorités religieuses entre charismes et hiérarchies. Approches comparatives.

Turnhout, Brepols, 2011, 303 p.
 ISBN : 978-2503532813

« Les autorités religieuses », les termes sont bien choisis pour désigner les personnes qui relèvent d'un clergé institutionnalisé ou qui développent une autorité personnelle sur leurs disciples, un charisme, soit « une relation d'autorité particulière entre le chef et ses adeptes ». Les deux polarités structurant cette vision des autorités religieuses sont donc charisme et hiérarchies (politiques, religieuses...).

Si l'on classe les travaux par religion, ce qui n'est pas forcément la seule taxinomie opportune, sont étudiés: pour l'islam, qui est au cœur de ce travail, l'islam médiéval oriental (D. Aigle); les hanbalites bagdadiens au xi^e siècle (V. Van Renterghem); l'islam chinois au xx^e s. (É. Allès); l'islam dans l'Asie centrale post-soviétique (H. Fathi) et l'islam politique indonésien (R. Madinier). Pour le christianisme, il s'agit de milieux « qui ont été en contact avec l'islam » (mais, si tel est le critère, d'autres auraient pu trouver leur place dans cet ouvrage, des coptes aux jacobites): milieu monastique et hiérarchie au Fars au vii^e s. (Fl. Jullien); les Byzantins (V. Deroche) et les Maronites (B. Heyberger). Pour les religions asiatiques, le contact avec l'islam est évident pour l'islam et l'hindouisme en Inde (M. Gaborieau), mais pas pour les autres contributions: monde hindou (M.-L. Reiniche); bouddhisme tibétain (A.-M. Blondeau); bouddhistes et taoïstes en Chine au xv^e-xx^e s. (V. Goossaert) et charisme chamanique en Sibérie (R. Hamayon).

Le classement des articles est plus ou moins chronologique, ce qui est périlleux, dans la mesure où certains couvrant de très larges périodes et d'autres non, il y a d'inévitables chevauchements; n'aurait-on pas eu meilleur compte à proposer une organisation thématique? D'autant que l'histoire a des statuts divers dans cet ouvrage. La plupart des articles se situent dans le passé, soit lors d'un moment précis: une crise sécessionniste au Fars au vii^e siècle (Fl. Jullien); la rédaction d'un savant hanbalite au xi^e s. (V. Van Renterghem); les femmes musulmanes dans l'Asie centrale post-soviétique (H. Fathi), ou durant plusieurs siècles: Byzance (V. Deroche); autorités religieuses en Chine (É. Allès). Il y a aussi des phénomènes sociaux que l'on ne peut apprêhender qu'en explorant les origines, comme les Maronites (B. Heyberger) ou l'islam et l'hindouisme en Inde (M. Gaborieau). D'autres études portent sur la très longue durée comme les autorités religieuses

en Chine de 1400 à 1911 (V. Goossaert), ou ne concernent pas une période en particulier comme le monde hindou (M.-L. Reiniche). Il y a aussi des études anthropologiques dont le terrain est effectué au xx^e s., mais pour des sociétés (dé)structurées lors d'événements historiques qui remontent aux siècles antérieurs: les chamanes de Sibérie (R. Hamayon). L'étude sur l'islam indonésien (R. Madinier) nous est évidemment tout à fait contemporaine.

« Autorités religieuses. » Finalement, c'est peut-être le deuxième terme qui pose le plus de problèmes. En effet, et Denise Aigle le dit dès le début de l'ouvrage (p. 5, p. 9), il s'agit parfois de « systèmes de pensée ». Et de remarquer que « les détenteurs de l'autorité religieuse semblent détenir une place centrale dans les sociétés ». Certes, mais, à l'inverse, les sociétés le plus souvent hiérarchisées n'ont-elles pas fait alors de leurs religions un des acteurs privilégiés des hiérarchies sociales?

On l'a dit, deux polarités structurent ces approches: le charisme et les autorités. Du premier pôle, Denise Aigle précise (p. 9) qu'il ne faut pas le confondre avec « leadership charismatique » qui peut se décliner en diverses modalités, alors que le charisme est un type particulier de relation entre maître et disciples, et elle en retrace la genèse, des textes bibliques aux sciences sociales, avec sa définition par Max Weber, entre autres.

Une question se pose: n'est-il pas ethnocentrique de prétendre que le charisme est d'essence paulinienne? Corinthien 12, 8-11 est cité comme « l'origine de la notion de charisme ». S'il est possible de dire que la représentation que Paul se fit des « dons dont jouissent [les leaders?] des jeunes communautés » a influencé le christianisme, il est tout de même difficile de considérer que les autres religions (le clergé du bouddhisme tibétain, par exemple) sont redatables à Paul du type de leadership de leurs autorités religieuses. Donner comme argument pour étayer cela que les mots « charisme » et « eucharistie » proviennent de la même racine est tautologique: quel est le terme équivalent à « charisme » en tibétain, et ce terme viendrait-il d'une racine grecque? Non, bien sûr. Par ailleurs, dans le volume même, l'article de Vincent Deroche, « L'autorité religieuse à Byzance, entre charisme et hiérarchie », fait la démonstration qu'il existe, dès le judaïsme, des figures émergentes, en opposition avec la hiérarchie religieuse, que l'on peut qualifier de charismatiques. Jésus de Nazareth en est une.

Souvent, la hiérarchie des divers systèmes religieux est en conflit avec des personnes qui ont une profonde influence sur des fidèles avec lesquels ils établissent un lien particulier et qui échappent alors à la hiérarchie. Mais on repère aussi certains cas où

charisme et hiérarchie peuvent « faire bon ménage » comme A.-M. Blondeau le montre pour le clergé tibétain en donnant un cadre historico-doctrinal à cette notion. Dès la mort de Bouddha, les trois « joyaux du bouddhisme furent, outre Bouddha et sa Loi, la communauté des moines », où la « hiérarchie [est] basée sur l'autorité de la transmission et le charisme de ceux qui la détiennent ». Par les lignées spirituelles (à l'instar des dalaï-lamas), où les autorités religieuses sont, par nature, charismatiques et transforment le charisme en tradition transmissible de génération en génération, un système est établi qui « désamorce les possibilités de conflit entre hiérarchie et charisme ». On comprend alors que le charisme n'est pas une vertu spécifique à un individu, mais est inclus dans la hiérarchie même du système. Et l'on voit là un des premiers apports de ce travail collectif: le comparatisme à l'œuvre permet de comprendre que le modèle où une personnalité exceptionnelle qui ferait concurrence à la hiérarchie du clergé n'est pas un universel.

Cette disposition, où les personnalités exceptionnelles s'opposent à la hiérarchie institutionnelle, se trouve dans le christianisme byzantin qu'analyse Vincent Deroche: s'il y a, dès le judaïsme, « le germe d'une tension », « toute l'histoire de l'Église est (...) tissée de cette tension permanente entre charisme et institution (...) cette tension récurrente entre les dons personnels et les fonctions hiérarchiques ».

« On peut même se demander si la tendance à provoquer la hiérarchie ou à l'ignorer superbement n'est pas nécessaire à tout leader monastique qui se respecte » (p. 59). On voit donc que monachisme et autorité ecclésiale s'opposent, mais s'agit-il de charisme ? Il me semble qu'on est en présence ici d'un autre phénomène: l'Église a du mal avec les moines qui n'entrent pas dans sa hiérarchie, il s'agit donc plutôt d'un différend inter-institutionnel (le clergé régulier échappant à la hiérarchie dans laquelle s'insère mieux le clergé séculier) que du rapport conflictuel entre charisme et hiérarchie.

Le sous-titre de l'ouvrage « Approches comparatives » dit d'entrée de jeu que le propos n'est pas une juxtaposition d'articles sur un thème donné, portant sur des aires culturelles différentes. D'autant plus que certains des articles sont en soi comparatistes. Ainsi, Marc Gaborieau examine « Les autorités religieuses de l'islam et de l'hindouisme en Inde ». Ce faisant, il pose la question: « la comparaison avec l'hindouisme est-elle légitime ? » Et, puisque tellement de choses se ressemblent d'une religion à l'autre, il conclut que oui, elle est « tout à fait légitime et significative » et il examine systématiquement les points communs concernant les docteurs de la loi et les renonçants.

Cette volonté est soutenue par Denise Aigle qui pense que le comparatisme pourrait permettre

« d'éviter le piège de l'ethnocentrisme » (p. 241). Elle propose donc, en guise de postface, un essai intitulé « Les détenteurs de l'autorité religieuse. Islams, christianismes et religions asiatiques. Comparer l'incomparable ? ». Les nombreux écueils épistémologiques (approches phénoménologiques n'admettant pas l'historicisation des religions; postures ethnocentriques des études des aires culturelles; insondables questions du vocabulaire étranger à notre culture, entre transpositions et traductions...) sont énumérés dans des « remarques préliminaires (p. 240-251). Il est néanmoins difficile d'éviter les écueils dénoncés et on lira parfois des formules un peu essentialisantes: « Dans le christianisme, en raison du sacerdoce, la question de l'autorité religieuse des prêtres est plus complexe que dans les autres "clergés" » (p. 252). Est-ce à dire que des popes orthodoxes aux prêtres catholiques en passant par les pasteurs calvinistes ou luthériens, des débuts à nos jours, le sacerdoce complexifie la question de l'autorité religieuse ? Et que, dans toutes les autres religions confondues, c'est plus simple ?

Mais cela est une broutille en regard du travail que Denise Aigle réalise en mobilisant une abondante bibliographie d'une trentaine de pages donnée en fin d'ouvrage. Elle s'attèle en effet à comparer pied à pied l'organisation hiérarchique des fonctions religieuses, les lieux d'exercice de ces autorités, les fondateurs des lignées croyantes, le rôle de la formation et l'art de la prédication, les modalités d'acquisition des textes sacrés..., ainsi que maints autres sujets, où elle compare, pour chacun, les diverses religions.

Cet exercice difficile est mené avec beaucoup de sérieux, néanmoins, l'ambition à portée universelle de cette postface est probablement trop large et ne peut que se heurter aux écueils débusqués par l'auteur. Le fondement des autorités religieuses repose, dans les religions disposant de textes fondateurs, sur l'acquisition de connaissances textuelles, alors que, pour des religions sans ces textes, cette même autorité, celle des chamanes, par exemple, est légitimée par une relation directe au surnaturel. Pour autant, les religions à grands textes ne sont pas dépourvues de cette relation directe entre le croyant et la divinité, comme c'est le cas dans les mysticismes, et l'exemple du soufisme, donné ici, montre que l'on peut être chef spirituel d'une voie soufie, avec un sacerdoce donné par une pratique ne reposant pas d'abord sur l'adhésion au texte sacré. Cela nous montre une des limites de la démarche comparatiste: pour comparer, il convient d'avoir des éléments discrets nettement délimités, et pour lesquels les catégorisations sont franches. Or, si l'on peut dire ceci et cela pour une religion donnée, comme c'est le cas ici, où l'islam est indéniablement une religion à texte sacré, mais où

le charisme d'une autorité religieuse peut s'en passer, alors, quel élément prendre pour le faire entrer dans la mécanique comparatiste ?

Cette remarque critique porte sur le comparatisme en général et pas particulièrement sur les travaux présentés ici ; elle n'empêche qu'il est des vertus au comparatisme, et ce livre l'illustre pleinement : ce qui semble naturel, voire universel dans les cultures que l'on connaît bien, s'avère l'être beaucoup moins en étudiant les autres ; cela, on le savait déjà. Une autre vertu est que l'on obtient un apport significatif lorsque l'on questionne des différences évidentes qui s'avèrent l'être moins une fois faite la comparaison. Par exemple, malgré l'absence d'un équivalent d'ordination en islam, où l'on pourrait penser que, contrairement au christianisme, il n'y a pas de franche rupture entre une vie civile et une vie de *chaykh*, des rituels d'entrée dans une voie soufie, avec remise du manteau initiatique, dénotent une consécration du passage du monde séculier à la voie mystique.

Ainsi, non seulement on apprend beaucoup en lisant chacun des articles composant cet ouvrage, mais, en les lisant tous, on comprend que ce qui fait le commun et le différent n'est pas toujours où on les attend. De surcroît, la réflexion que nous offre Denise Aigle, en début et en fin d'ouvrage, ouvre le champ d'une féconde et salutaire réflexion.

Sylvie Denoix
CNRS - Paris